

GUSTAV LANDAUER

Trois tracts

QUE VEUT L'ALLIANCE SOCIALISTE ?
(1908)

L'Alliance socialiste cherche à regrouper tous les êtres humains qui veulent se mettre sérieusement au socialisme.

On vous a dit que la société socialiste ne pourrait remplacer l'exploitation, la prolétarisation, le capitalisme que dans un temps indéterminé, éloigné. On vous a renvoyé au développement.

Nous disons : le socialisme n'advient pas du tout si vous ne le créez pas.

Il y en a certains, qui vivent parmi vous, pour dire que la révolution doit d'abord arriver, et qu'ensuite le socialisme pourra commencer.

Mais comment ? Implanté d'en haut ? Un socialisme d'État ? Où sont les organisations, les prémices, les germes d'un travail socialiste et d'un échange juste entre communautés de travail socialistes ? Nulle part on n'en voit la moindre trace, la moindre idée, la moindre prise en compte de sa nécessité.

Nous faudra-t-il à cet instant être renvoyés aux avocats, aux politicards, aux curateurs du peuple ?

Les peuples ont toujours eu de mauvaises expériences avec eux. Nous disons : c'est mettre la charrue avant les bœufs ! Nous n'attendons pas la révolution pour qu'ensuite commence le socialisme, mais nous commençons à faire du socialisme une réalité, *afin qu'à travers cela advienne le grand renversement !*

Toutes les organisations que le peuple laborieux s'est jusque-là créées sont des organisations de lutte pour la vie à l'intérieur de la société capitaliste. Elles sont nécessaires pour que chaque individu et chaque branche puisse continuer d'exister et remporter de petits avantages; mais elles ne conduisent pas hors de la sphère du capitalisme; elles ne mènent pas au socialisme.

Le marxisme, qui joue un rôle si important et si néfaste dans le mouvement ouvrier, l'a prédit: la prolétarianisation s'étendra toujours davantage, les crises économiques deviendront toujours plus fortes, la lutte concurrentielle entre entrepreneurs sera toujours plus implacable, le nombre d'entreprises toujours plus restreint: c'est ainsi que devrait advenir l'effondrement du capitalisme.

Qu'est-il arrivé en vérité? Et qu'est-ce qui continue d'arriver toujours davantage?

Que fait l'État?

Il atténue la misère lorsqu'elle devient trop importante: il veille par toutes sortes de lois sur l'assurance, la protection et les métiers, à ce que le capitalisme ne disparaisse pas en parvenant à ses pires conséquences; il veille à ce que notre système d'injustice, de production et de répartition insensées des biens puisse *perdurer*.

Le capitalisme perdure, c'est le succès de ce travail législatif. Le capitalisme perdure – c'est également le succès du travail législatif de la classe ouvrière et de ses représentants.

Que font les *entrepreneurs*?

Ils veillent, par des trusts, des cartels, des assurances mutuelles et des contrats de toutes sortes, à ce que la prophétie des savants en chambre du marxisme soit confondue; ils ne se font aucune *concurrence* inutile, ils s'entraident, ils ne s'entre-tuent pas systématiquement, bien souvent ils se maintiennent en vie les uns les autres, et ils réduisent les crises comme ils réduisent la production. Tout cela se fait à maints égards au détriment des ouvriers; mais à coup sûr, cela se fait au détriment du socialisme. *Le capitalisme perdure*.

Que font les *travailleurs* dans leurs organisations économiques et dans leurs luttes ? Dans leurs syndicats ?

Dans leurs syndicats, ils sont organisés à *l'intérieur du capitalisme*, selon les branches et les groupes de prolétaires dont le capitalisme a besoin. À travers leurs assurances et leurs caisses, par l'amélioration de leur situation, de leurs conditions de vie, il arrive de temps à autre qu'une branche prenne soin d'estomper les pires atrocités, *de sorte que perdure* – quoi donc ? *Le capitalisme !*

Car ce que gagnent les individus dans leur rôle de producteurs, l'ensemble du peuple le perd, et avant tout l'ensemble du peuple qui travaille, considéré *en tant que consommateur*. Qui paye tout ce que l'entrepreneur paye à ses travailleurs ? Celui qui a besoin des marchandises : le travailleur en tant que consommateur.

Tout cela est nécessaire tant que nous sommes plongés en plein capitalisme. Mais cela ne nous conduit pas hors de lui ; cela nous retient seulement toujours plus fermement en lui.

Qu'est-ce qui nous mène au socialisme ?

La grève générale !

Mais une grève générale d'une tout autre sorte que celle qu'on trouve habituellement dans la bouche des agitateurs et dans le cœur de la masse prompte à s'enthousiasmer – qui applaudit des deux mains le soir et reprend au matin le chemin routinier de l'usine.

La grève générale qui est prônée d'ordinaire signifie : rester les bras croisés à attendre de voir qui des travailleurs ou des capitalistes est le plus fort et peut tenir le plus longtemps.

Mais nous le disons ouvertement : il arrive de plus en plus souvent que, du fait de leurs organisations patronales, les capitalistes parviennent à tenir, non les travailleurs. C'est le cas pour les petites grèves, à plus forte raison pour les grandes, et il n'en ira pas autrement pour la grève générale passive. Que chacun considère cela en gardant les yeux ouverts ! Il est douloureux d'ouvrir grand les yeux et

de voir la vérité lorsqu'on s'est habitué à la pénombre et au mauvais éclairage – *mais c'est diablement nécessaire!*

Nous vous annonçons, à vous travailleurs, *la grève générale active!*

Il n'est pas ici question de l'action que beaucoup voient comme la conséquence nécessaire de la grève générale, que ce soit après elle ou en même temps qu'elle. *Nous ne commençons pas par la fin, mais par le commencement.* Il ne s'est encore rien produit du tout en faveur du socialisme, pas la moindre partie n'en a été réalisée pour le moment: *pour quoi* voudriez-vous donc vous battre et vous faire exécuter? Pour la domination de dirigeants quelconques qui sauront bien alors ce qu'ils veulent et ce qu'ils font, qui sauront comment agencer votre travail et répartir les biens dont vous avez besoin?

Ne serait-ce pas mieux que vous sachiez et fassiez tout cela vous-mêmes?

L'action des êtres humains qui travaillent s'appelle le travail!

Dans la grève générale active, les travailleurs vont si loin qu'ils affament les capitalistes, parce qu'ils *ne travaillent plus pour les capitalistes, mais pour leurs propres besoins.*

Vous autres capitalistes, vous avez de l'argent? vous avez des papiers? vous avez des machines qui ne sont pas alimentées?

Mangez-les, échangez-les-vous, vendez-les-vous les uns aux autres – faites-en ce que vous voulez! Ou alors travaillez! Travaillez comme nous. Car vous ne pouvez plus obtenir de travail de nous. Nous en avons besoin pour nous-mêmes. Nous ne l'exerçons plus dans le cadre de votre économie insensée, nous le consacrons aux organisations et aux communes du socialisme.

Voilà ce que cela signifiera un jour. C'est cela et rien d'autre qui *peut* être le commencement du socialisme.

« Hélas! c'est un long chemin. Et nous ne sommes censés que commencer pour l'instant? Et nous qui pensions déjà toucher au but! » Comment pourriez-vous toucher au

but, alors que vous n'avez pas encore fait un seul pas ?

Mettez-vous seulement en chemin : d'emblée vous verrez le but s'incarner devant vous.

Le tout premier pas pour vous consiste à entendre la vérité. Elle est d'un goût amer, comme mainte racine, mais en croissant elle portera des fruits sucrés.

Ce sont les premiers mots que nous vous adressons, mais il vous faudra en entendre davantage. *Très précisément, il faut que l'on vous dise comment on sort du capitalisme, comment on se refuse à le servir, comment on amorce le socialisme, comment on le prolonge, jusqu'à ce que le capitalisme – par discernement interne ou bien par nécessité externe – soit contraint de capituler.*

QUE FAIRE POUR COMMENCER ?

(1909)

Nous voulons nous mettre sérieusement au socialisme. Alors, que faire pour commencer ?

Le peuple allemand est dépourvu de toute audace, de toute initiative, de toute croyance en l'action libre. Même les meilleurs d'entre eux se sont accoutumés à l'attente ; dès qu'une action autonome est proposée, ils demandent : « Mais quels bâtons va-t-on nous mettre dans les roues ? » Les uns attendent ce qu'ils nomment révolution ; les autres l'évolution ; les troisièmes que leurs adversaires fassent des bêtises ; les quatrièmes le Parlement et le gouvernement.

Et presque tous ont une peur bleue de ce qu'ils nomment « l'expérimentation », des échecs et des défaites.

Et par peur panique des défaites, ils ne remarquent pas que ce qu'ils ont fait et n'ont pas fait en cinquante ans n'est rien que la poursuite d'une unique et grande défaite.

Seul celui qui ne craint pas les défaites et décide d'avance qu'elles doivent être passagères, qu'elles ne doivent pas faire reculer d'effroi, seul celui qui marche vers l'avant d'un pas joyeux et confiant peut remporter la victoire.

Où trouve-t-on, chez nous en Allemagne, l'envie d'entreprendre, l'attente joyeuse de ce qui est grand et que l'on fera soi-même, la confiance ? Où trouve-t-on ne serait-ce que la croyance en sa propre cause ?

Le mouvement qui, en Allemagne, s'est jusqu'à présent donné le nom de socialiste a depuis longtemps perdu toute fraîcheur et toute couleur. Leur couleur est le rouge, disent-ils, et ils l'épinglent avec ferveur à des couronnes qu'ils consacrent à des morts illustres. Il se peut que rouge soit leur souvenir ; mais grise est leur vie.

Alors, que faire pour commencer ?

Ceux qui veulent se mettre sérieusement au socialisme, ceux qui – à partir du besoin intérieur le plus profond et de la richesse intérieure la plus belle – veulent s'y mettre sérieusement, doivent se rassembler en une *Alliance socialiste*.

Vouloir, vouloir effectivement, *c'est la même chose que faire*. Nous ne parlons pas ici de ceux qui « sympathisent » ou qui « aimeraient bien », ou « acclament joyeusement » ou « aspirent à », ou toute autre tournure dilatoire. Nous parlons du rassemblement de ceux qui veulent, et qui donc commencent.

Qui veut donc être avec nous ? Qui sent que la pauvreté est un scandale *pour chacun d'entre nous* ? Que la manière dont les biens sont produits chez nous, non pas en vue de la communauté des besoins, mais pour les quelques-uns qui s'enrichissent et veulent détenir le pouvoir, est une infâme absurdité ? Qui remarque que ce qui lui hurle dessus par la voix mugissante de l'ivrogne, ce qui le dévisage par les yeux de la prostituée et qui le lorgne par le renforcement grillagé des fenêtres de prisons, *c'est la faute de tous*, des générations passées et de ces êtres humains qui vivent à présent ? Qui traverse tout ce temps avec dégoût et fureur ? Et qui a cependant d'une manière indestructible l'espoir au cœur, la volonté au creux des mains, et dans son œil le savoir lucide ? Qui remarque en son for intérieur que nous avons besoin et qu'il nous est nécessaire de parvenir à créer une

communauté, un peuple, une totalité d'ordre supérieur, qui soit quelque chose de radicalement différent de ce qui se nomme aujourd'hui l'Empire allemand ?

Celui-là, qu'il n'hésite pas un seul instant. Il est des nôtres, qu'il vienne à nous, qu'il chemine avec nous ; qu'il crée avec nous de la joie alentour et qu'il triomphe avec nous !

Ce que nous appelons aujourd'hui Alliance socialiste, il faudra un jour que ce soit notre peuple, tout notre peuple.

Aujourd'hui, nous sommes peu : nous voulons un jour être tous.

Quoique nous soyons peu, cela vaut le coup de commencer ; parce que nous sommes peu, il faut commencer petit. Mais dès que nous aurons commencé, nous montrerons à tous ceux qui peuvent nous voir ce qu'est le socialisme, ce qu'est la joie, ce qu'est la communauté, oh ! cela nous le savons : alors nous serons bientôt légion.

Nous inaugurons le socialisme en cessant d'être les serfs du capital. Nous inaugurons le socialisme en cessant de produire en tant qu'ouvriers salariés pour le marché.

De concert avec nos frères et sœurs humains, travaillant et s'entraînant, mettre au service de notre propre consommation notre propre travail en faveur de la vie belle et de la béatitude intérieure : tel est le commencement du socialisme.

« Comment cela peut-il arriver ? Comment est-ce possible ? Où prendrons-nous les machines, les fabriques, la terre, l'argent ? »

Si depuis cinquante ans vous aviez su que le socialisme n'advient que lorsqu'on le *fait*, vous ne poseriez plus ces questions aujourd'hui. Nous allons vous raconter une fois pour toutes *l'histoire du rapport entre la social-démocratie et les coopératives*, nous allons vous planter le décor et vous dire : il fut un temps où, se fondant sur la doctrine insensée de Karl Marx, la social-démocratie était l'ennemie mortelle des coopératives ; aujourd'hui, dans maintes régions, les coopératives sont quasiment fondées par le parti, quoique le mouvement des coopératives soit encore et toujours l'enfant bâtard de la

social-démocratie. Mais les ouvriers qui ont rassemblé leur consommation ont pourtant déjà bien leurs propres usines, leurs grandes boulangeries, leurs boucheries, une société d'achat en gros avec sa propre énergie à vapeur. D'où est venu l'argent pour ces nombreuses parcelles de terre, ces bâtiments, ces fabriques et ces machines? Ils ont organisé leur clientèle! La clientèle c'est le crédit, le crédit c'est le pouvoir économique. Aux commencements du socialisme, c'est la clientèle organisée qui est l'employeur; dit autrement et d'une meilleure manière: dans le socialisme, on produit pour la consommation; les employeurs sont les consommateurs, les employés les producteurs; et les deux sont la même personne, et il n'y a plus ni employeur ni employé. Aujourd'hui les consommateurs veulent des prix bas et les producteurs des salaires élevés, et ils ne remarquent pas que c'est comme si quelqu'un giflait son reflet dans un miroir concave et se frappait lui-même. Aux commencements du socialisme, le miroir déformant que constitue l'usurier intermédiaire sera détruit, et consommateur et producteur se reconnaîtront comme une seule et même personne. Il faut donc renforcer l'alliance des consommateurs, qui produisent pour eux-mêmes: alors ils auront leurs parcelles de terre et leurs usines, leurs machines et leur « argent ». Vous donnez votre force de travail au propriétaire de la fabrique, lequel vous donne un salaire, et au marchand vous donnez de l'argent pour les biens dont vous avez besoin. N'est-ce pas *de la plus simple arithmétique* si vous inversez l'ordre et commencez donc par vous donner vous-mêmes l'argent pour les marchandises dont vous avez besoin, alors vous pourrez vous donner vous-mêmes le salaire et mettre votre force de travail à disposition de vous-mêmes? Et qu'il n'y a alors plus de marchandises, parce qu'il n'y a plus d'intermédiaire ni de gain commercial, et plus de salaire ni d'« argent », ni d'employeur ni d'employé?

Ce ne sont pas les luttes salariales de ceux qui produisent pour le capitalisme qui créent le socialisme. *Le socialisme*

commence par l'organisation de la consommation. L'organisation de la consommation crée le pouvoir économique et son expression objective pour les êtres humains qui travaillent pour leur communauté : crédit mutuel, parcelles de terre, constructions, fabriques, machines et tout ce qui est nécessaire. L'organisation de la consommation ôte le pouvoir économique à ceux qui détiennent le pouvoir par le parasitage et la thésaurisation, et leur ôte par là toutes sortes de pouvoirs : le capital, la valeur de leur argent, les travailleurs, la possibilité de vivre sans accomplir de travail productif.

Si les socialistes d'antan, quand le mouvement était encore juvénile, quand il était encore lié aux révolutions politiques qui rendent les rapports et les êtres humains susceptibles d'un retournement rapide, s'ils avaient su alors ce que nous savons aujourd'hui ; s'ils avaient perçu ce que le plus grand socialiste, Proudhon, leur dit alors en ces termes et que finalement nous répétons aujourd'hui en cette heure tardive : que le socialisme n'est pas affaire de revendication ni d'expectative, mais d'action, et si dans ces cinquante ans, on avait continué à organiser d'abord l'échange puis la production du socialisme avec vaillance, joyeusement et en fonction de ce que consomment les êtres humains qui travaillent, alors vraiment ! cela ferait longtemps que l'ultime grande question du socialisme aurait été mûre pour sa résolution, cette question dont on ne peut décider par le simple regroupement des consommateurs-producteurs.

Le regroupement des êtres humains par l'organisation de leur consommation et par là de leur crédit fait le pouvoir économique, qui se substitue au capital et qui brise le capital ennemi. Tout travail ultérieur sur les matières premières doit ainsi être pris des mains des monopolistes. Mais reste encore la lutte contre les monopolistes de premier degré, pour l'obtention des matières premières et des denrées de première nécessité. Reste le combat *pour la nature*, qui ne peut être créée par l'homme ; pour ce qui par nature appartient à tous les hommes : pour la terre. Cela

fait longtemps, disons-nous, que cette question tout à fait centrale du socialisme aurait été mûre pour sa résolution, et avec elle auraient aussi été résolues les grandes questions politiques, la liberté et l'autodétermination du peuple seraient advenues : *peuple et terre! terre et liberté!* Ce n'est que lorsque les communes populaires ont la terre, comme autrefois elles l'ont eue dans tous les pays, que sont créés l'élément populaire et la liberté.

À maints égards, ce qui manque aux coopératives qui existent aujourd'hui, c'est l'esprit du socialisme; il leur manque la volonté et le but, et à leur place elles ont quelque chose d'autre, le pire venin pour des Allemands : *l'esprit de la bureaucratie*. Ces sociétés coopératives sont devenues à elles-mêmes leur propre fin, l'esprit y est étouffé dans les mesquineries, en elles prévaut la relation entre seigneurs et serfs, entre autorité et préposés, entre des opérateurs commerciaux qui veulent vendre beaucoup et une masse de membres qui sont censés acheter beaucoup; et ils ne sont que peu nombreux à savoir que ces groupements sont appelés à bouleverser toutes les formes de notre vie extérieure, mais seulement lorsque tous les participants sans exception se mettront à l'ouvrage, mus par un ébranlement interne, une grande et sainte volonté. Mais eux, ils ne dépassent pas le rapport d'employés à employeurs, ils ont apporté dans la coopérative leurs habitudes serviles, leurs désirs de vengeance et leurs manières seigneuriales vite apprises; et celui qui connaît le rapport des coopératives de consommation aux ouvriers qui produisent pour elles et en elles ne sait pas ce qui est pire encore : l'attitude qu'ont les travailleurs organisés dans leur rôle d'employeurs ou bien l'attitude qu'ont les employés organisés dans les syndicats envers les sociétés coopératives.

Il n'en va pas autrement : *ce qui mènera effectivement au but doit commencer dans l'esprit* et doit pour cela commencer petit.

Là où règnent le centralisme et la bureaucratie, il n'y a pas de communauté, pas de coopération, pas de déchaînement de forces joyeuses.

Mais pourtant, bien qu'il manque à ces coopératives l'esprit adéquat, l'objectif adéquat et le fondement adéquat, bien qu'en elles la grande masse des membres ne passe que pour payeurs et acheteurs, la coopérative est la seule forme d'organisation de notre époque incarnant – comme forme – un début de socialisme. Regroupement des consommateurs pour travailler à leurs propres besoins, et non pour le marché capitaliste : que les membres des coopératives sachent d'abord que c'est cela et rien d'autre qu'ils font, alors ils seront des nôtres. En attendant, ils sont comme les princes des contes qui cherchent un beau pays et s'y trouvent déjà sans le savoir : parce qu'ils sont entourés d'un brouillard mensonger.

S'il faut leur montrer ainsi qu'à tous les autres ce qui leur manque, alors on ne peut pas se contenter de le leur dire. Ce n'est pas long à dire : *il leur manque la terre et l'esprit.*

Bien plus que dans les coopératives bureaucratiques, qui se délitent dans l'administration et dans la masse de leurs membres, le socialisme est déjà dans son élément au sein des groupes plus petits qui sortent de la production capitaliste – que ce soit en s'associant aux mouvements pour les salaires, aux grèves, ou tout simplement en vue de la propagande et d'une vie plus pure – et qui travaillent pour leurs propres besoins et pour la clientèle ouvrière. En Allemagne, jusqu'ici, on en trouve à peine quelques exemples ; mais il y en a en Suisse, en France et dans tous les autres pays dont nous – qui sommes habitués, de la manière la plus grave qui soit, à l'absence morne et servile d'esprit d'entreprendre – avons beaucoup à apprendre.

À chaque mobilisation économique dans toutes les branches qui produisent pour des besoins nécessaires, les participants devraient se demander : *n'est-ce pas là une occasion de soustraire le travail au capitalisme, pas simplement pour quelques jours, mais définitivement ?* Car les participants ne sont pas simplement les producteurs qui sont entrés en grève, mais également les nombreux consommateurs qui les soutiennent

parfois déjà par le moyen du boycott. Il faut cependant que se rallient au boycott tant l'organisation de la consommation que la production par et pour les consommateurs organisés. Sans quoi le résultat n'est qu'une augmentation transitoire des salaires pour les producteurs et une augmentation durable des prix pour les consommateurs.

Et à chaque mobilisation économique, à chaque grève, les participants devraient se demander: ne pouvons-nous pas, pendant la période d'arrêt, travailler et instituer quelque chose pour nous-mêmes, pour notre communauté? Ne pouvons-nous pas mettre en place des établissements pour la consommation commune, quand ce ne serait pour commencer que des soupes populaires, dont nous pourrions nous occuper avec nos propres forces et que nous pourrions maintenir, même lorsque la grève sera terminée?

Tout cela n'est que balbutiements, germes, semailles. Mais combien de choses se produisent pourvu simplement que l'esprit d'initiative, de création joyeuse, celui de l'envie d'entreprendre et de l'espoir arrive sur le peuple, sur les masses!

Joie, espoir et confiance vivent en nous autres, membres de l'Alliance socialiste, et nous voulons les propager autour de nous. Assez hésité, nous avons assez et même trop attendu les autres. Allons de l'avant avec tout ce qui aide pour une nouvelle vie; les autres suivront ensuite, lorsqu'ils nous verront à l'ouvrage.

La destruction de tous les obstacles – s'il s'agit d'obstacles effectifs – advient lorsque nous nous sommes approchés au plus près d'eux, de sorte qu'il ne reste plus le moindre espace intermédiaire. Pour l'instant, ce ne sont que des obstacles anticipés, fantasmés, redoutés. Nous le voyons déjà: on nous mettra ceci, ceci et cela en travers du chemin, si même nous en arrivons là, et – et? – et nous ne faisons rien du tout, au mieux nous aboyons. Si même nous en arrivons là? Commençons donc par en arriver là!

Qui donc te fera violence, peuple, si ce n'est toi-même? Ceux qui ne sont que quelques-uns doivent prendre de l'avance, pour devenir légion. Alors ils parviennent enfin à mi-parcours, et voilà que leurs ennemis ont disparu ou sont du moins dépourvus des troupes nécessaires!

À quoi les troupes pourraient-elles bien être parvenues? Ne devraient-elles pas avoir disparu, parce que nous sommes plus nombreux? Les ennemis d'hier ne devraient-ils pas se trouver à présent dans nos rangs?

N'est-ce pas comme un jeu d'écho? Que craint le peuple? Le peuple! Qu'est-ce qui retient les masses? Les masses! *Vous êtes vos propres ennemis! Construisez, croissez et rassemblez-vous! Chacun d'entre vous compte double: celui qui va au socialisme lui donne un ami et lui ôte un ennemi.*

Cela fait longtemps que vous devriez savoir que toute votre servitude est volontaire, et que personne ne vous entrave vraiment que vous-mêmes. Celui qui construit dans l'esprit adéquat détruit les plus forts obstacles par le fait même de *construire*.

Quand tous ceux qui aspirent au socialisme le voudront vraiment, c'est-à-dire le feront, alors nous serons invincibles. En attendant de les avoir tous, nous voulons en gagner beaucoup, et le peu que nous sommes, nous voulons *faire*.

Le socialisme authentique, entier, vivant, né de l'esprit et engendrant de nouveau l'esprit s'éveille dans la colonie socialiste; et c'est à partir d'elle qu'il rayonne largement sur la terre et dans le peuple.

LA COLONIE

(1910)

Nous voulons fonder des colonies; nous voulons que les travailleurs unissent le travail de la terre, dans les champs et les jardins, au travail industriel dans les ateliers et les fabriques; nous voulons produire nous-mêmes de quoi sa-

tisfaire bon nombre de nos besoins, et autant que possible tous.

On nous demande : où allons-nous prendre la terre ? Certes, il faut se le demander, car la terre a été ôtée aux masses laborieuses, et les prolétaires, dans ces effrayantes agglomérations que sont les grandes villes et les villes industrielles, sont d'avis qu'il doit en aller ainsi et qu'il en a toujours été ainsi.

Mais il n'en a pas toujours été ainsi, et cela ne saurait durer. Cela ne fait pas longtemps du tout que, par la violence et par la ruse, on a expulsé des campagnes les êtres humains qui travaillent, hommes, femmes et enfants. Deux sortes d'intérêts, deux sortes de détenteurs de pouvoir furent ainsi servis : les junkers (1) avaient faim de terre ; les seigneurs de l'industrie et les barons des hauts-fourneaux avaient faim d'êtres humains. À la campagne se trouvaient trop d'êtres humains qui avaient de petites parcelles de terre en possession propre ou communale, et dans les villes se trouvaient trop peu d'êtres humains qui trimaient dans les fabriques.

Dans les mouvements révolutionnaires qui, à la fin du XVIII^e siècle, sont partis de France, il a été mis fin au servage dans les campagnes. Mais les seigneurs et le type de corvée ont simplement changé ; c'est toujours la grande possession foncière, le vol de la terre, qui accouche de l'injustice et de la misère.

La terre est quelque chose de tout autre que ce qu'on appelle capital.

Le capital est de deux sortes : premièrement des produits du travail sous la forme d'habitations, de fabriques, d'outils, de machines dont on a besoin pour un travail ultérieur ; deuxièmement du crédit, de la confiance mutuelle qui rend possible la production et l'échange des biens. Sont donc du capital : la clientèle, la consommation réunie et les produits du travail toujours renouvelés que produisent les travailleurs. Certes, aujourd'hui, le capital est intérêt et

argent usuraire parce qu'on a fait du signe du produit attendu, du moyen de l'échange, le roi et l'extorqueur ; mais le peuple, en unissant sa consommation, en organisant son crédit mutuel et gratuit, pourrait mettre tout de suite fin à ce fléau, travailler pour son propre besoin et sortir du « capitalisme », *s'il avait la terre!*

La société ne peut être que capitaliste parce que les masses sont sans terre.

En effet, la terre n'est pas du capital, elle est quelque chose de tout autre que du capital.

La terre, d'où provient tout ce que l'industrie élabore ensuite et d'où proviennent tous nos moyens de subsistance, est une part de nature, comme l'air que nous respirons, comme la lumière et la chaleur, sans lesquels il n'est point de vie.

Comme l'air et la lumière, la terre et l'eau doivent être libres.

Cela, les êtres humains le savent depuis toujours et le sauront pour l'éternité. Il n'est jamais vraiment venu à l'esprit d'un être humain que la terre fût quelque chose qui pût appartenir à des êtres humains singuliers mais pas aux masses. Elle appartient à tous – elle n'appartient à personne.

Le fait pour la terre d'être par nature sans maître n'a absolument pas besoin de prendre la forme de la propriété commune.

Il ne s'agit pas de se représenter la situation comme si chaque possesseur devait désormais être expulsé de ce dont il avait hérité, ou comme s'il n'était plus permis à personne d'avoir une chemise sur le corps ou des bottes aux pieds au motif que ce seraient là aussi des produits de la terre !

Ceux qui veulent réaliser effectivement le socialisme ne sauraient être des enfants et des bousilleurs exaltés. Toute culture repose depuis toujours sur la possession, et ce n'est pas contre la possession, qu'elle soit possession commune ou possession privée, qu'il y a quoi que ce soit à objecter, *mais contre l'absence de possession!*

La mise en place du fait pour la terre d'être sans maître ou de la possession universelle de la terre et des produits de la terre ne peut s'opérer que sous la forme suivante : qu'ait lieu de temps en temps dans toutes les régions un nouveau partage de la terre. Ce sera la tâche des communes, des arrondissements, des provinces, et à bien des égards on se rattachera à l'ancien droit et réparera une injustice pour laquelle il y a eu prescription.

La part de nature qui appartient à tous, la terre, nous ne pouvons la récupérer que si la parcelle de nature que nous sommes nous-mêmes devient autre ; si un nouvel esprit d'égalisation, de renouveau de toutes les conditions de la vie s'empare de nous.

Alors reviendra la culture véritable, et elle ne ressemblera pas à la chimère ni au barbouillage de mots de ceux qui se répandent en généralités confuses et écrivent à tort et à travers, mais elle sera précisément une réalité effective, c'est-à-dire provisoire, changeante et mouvante.

Aujourd'hui, les êtres humains, les amis tout aussi bien que les ennemis du socialisme, se font les représentations les plus fabuleuses vis-à-vis de l'interruption de la propriété privée du sol. Cela vient de ce que, *en tant qu'incrédules et qu'inactifs, ils ne pensent jamais qu'à ce qui est parachevé, à ce qu'ils appellent le tout, à la fin dernière, au lieu de penser au tout premier commencement, à la mise en œuvre et à la prise en main.* Parmi nous, êtres humains, et au sein de la nature en général, il n'existe aucune formation achevée, rien qui soit circulaire et clos sur lui-même. Seuls les mots, les images, les signes et les fantasmes sont circulaires et fermés. La réalité effective est en mouvement, et *le socialisme effectif n'est jamais qu'en commencement, n'est jamais qu'en chemin.*

Sur leur territoire, les communes regarderont autour d'elles, et les plus anciens narreront d'une manière désirable et suggestive les temps anciens, de nouveau les prolétaires des villes sentiront le sang bruisser dans leurs veines et ils percevront que c'est du sang de paysan, et beaucoup,

beaucoup d'entre eux s'en retourneront avec armes et bagages vers les villages et les petites villes, et là travailleront dans les fabriques de village, les ateliers et en même temps dans les champs et les jardins. Les paysans ont besoin d'êtres humains, d'esprit, de culture, de vivacité d'esprit, de liberté; et les prolétaires, qui sont aujourd'hui déracinés et à la dérive, ont besoin de terre, de caractère, de responsabilité, de nature et d'amour pour le travail et la liberté. Et même les travailleurs de l'esprit viendront, les artistes, les savants, les casaniers, les journaliers et prostitués de l'esprit. Ils redeviendront de ces gens qui, tout en ayant pour eux leurs célébrations, leur enthousiasme et leur solitude, partageront au sein de la commune avec leurs frères humains, pendant les longues et nombreuses heures du quotidien, leur savoir, leur technique et leur travail.

Cela fait longtemps que nous sommes en situation d'améliorer, dans tous les pays civilisés, la répartition de la terre et de ses produits pour la faire coïncider avec la quantité de population; et ce grand équilibre est la tâche qui se tient devant nous.

Mais par quoi commencer? Comment mener cela à bien? En parlant, en prêchant, en enflammant, en revendiquant, en criant?

Il n'y a rien à redire à tout cela; ce sera bon et nécessaire, car cela fait déjà suffisamment longtemps que la simple vérité a été voilée avec toutes sortes de broutilles politiques et prétendument scientifiques.

Et murmurer, penser, suivre le fil de nos pensées, de nos expériences, de nos connaissances: tout cela nous le voulons aussi.

Mais ce n'est pas suffisant: pour les pionniers, pour tous ceux qui tiennent corps et âme au socialisme, ce n'est pas la seule chose, pas la plus importante.

Ce que nous appelons socialisme, c'est la vie joyeuse dans une économie juste. Aujourd'hui, les êtres humains ne savent pas, ne vivent pas avec le savoir véritable de l'impli-

cation et de la compréhension, avec ce savoir qui transporte avec lui l'envie, la passion et l'imitation, ne savent pas ce qu'est une vie joyeuse et belle. *Nous devons le leur montrer.*

Nous voulons, autant que possible, sortir du capitalisme ; nous voulons fonder des fermes socialistes, des villages socialistes ; nous voulons unir travail agricole et travail industriel ; nous voulons, autant que faire se peut – et cela se fera toujours mieux pourvu que nous commençons – produire nous-mêmes pour tous nos besoins et bientôt échanger sur notre nouveau marché, le marché social, et éviter le marché capitaliste.

Nous voulons être des précurseurs, nous voulons nous mettre en mouvement, et par notre mouvement, nous voulons mettre les masses en mouvement.

Il était une fois un vaste champ de neige, plat, blanc, cadavérique, immobile. Dans cette vaste étendue plate se tenaient, ici et là, des bonshommes de neige qui tenaient des discours au champ de neige et agitaient l'air, et tenaient aussi des discours aux blocs de roche qui, chauves égoïstes, s'élevaient solitaires et inaccessibles. Et il ne se transformait en rien. Mais là, tout derrière, quelques petits flocons de neige commencèrent à s'unir et à se mouvoir. Le vaste champ ne remua pas, mais il grommela : « Égoïstes, qui veulent produire pour eux-mêmes ! Qui se détachent de la grande masse ! Que veulent ces quelques flocons perdus ? » Mais le mouvement des quelques-uns, le mouvement effectif avait créé quelque chose qui auparavant n'existait qu'en nom : du mouvement, car certes, leur calme mortel et les discours de leurs bonshommes de neige, ils les avaient déjà qualifiés comme « leur mouvement ». Mais voilà qu'un mouvement effectif était arrivé par cette séparation, par ce départ des quelques-uns, et ils étaient de plus en plus nombreux, et bientôt ce fut tout cet immense champ de neige qui fut mis en mouvement irrésistible comme en une seule fois et qui gronda tel un courant immense s'écoulant vers l'aval.

Travailleurs, vous qui êtes unis dans des groupements professionnels, des syndicats, qui surtout êtes unis dans vos coopératives de consommation; vous avez été jusque-là des socialistes bien trop timorés, et votre révolutionnarisme, qui repose entièrement sur de la parole et de l'espoir, est peut-être ce qu'il y avait de plus timoré en vous. *Le socialisme est une nouvelle économie et une nouvelle économie, il faut la lancer.* Unissez vos capacités de consommation pour créer, à partir des excédents et du crédit – la clientèle organisée crée le crédit – votre propre production en vue de vos besoins. Unissez votre consommation de sorte que votre production ne se limite pas à la poursuite de l'élaboration et à la transformation des matières naturelles, mais quelle soit la conquête des matières naturelles à partir de la terre elle-même. Acquérez de la terre! Colonisez la campagne! Allez voir les paysans et réveillez-les de leur sommeil. En des temps qui ne sont pas passés depuis si longtemps, en des temps qui sont encore les nôtres, ils ont été spoliés du meilleur de leur sang et de leurs meilleures têtes. *Peuple allemand, recrée en toi ce savoir que tous vous formez un même ensemble: paysans, bourgeois travailleurs, prolétaires des villes et travailleurs de l'esprit!*

Que de telles colonies soient d'abord créées à partir de la force puissante des besoins unis, qu'une vie économique joyeuse existe seulement dans des communes ravivées par l'esprit, alors les masses ne seront plus remplies d'un lointain espoir, mais du désir de ce qu'elles voient à portée de main: aux quatre coins du monde, dans toutes les contrées, des commencements socialistes, des préfigurations de la culture. Alors surgira cette question, pareille au ressac: *où allons-nous prendre la terre?* Et alors, dans l'ensemble du peuple, par des décisions des petites et des grandes communautés, commencera la réattribution de la terre, la destruction de la grande possession foncière, la régulation sociale telle qu'elle doit toujours être effectuée de temps en temps. C'est pour cela que notre époque est si inerte, si in-

fructueuse, si déchirée et si malheureuse : parce que depuis trop longtemps déjà nous persistons dans la passivité, parce que nous avons reporté depuis trop longtemps déjà notre grande tâche : ajuster la possession à la quantité de population. La terre est nature et elle n'est la propriété d'aucun être humain ; l'injustice pour laquelle il y a eu prescription doit toujours de nouveau être réparée de temps à autre.

Mobilisons-nous donc pour agir ; sortons du capitalisme en unissant notre consommation ; créons le peuple qui aujourd'hui n'existe pas ; formons les premiers commencements des nouvelles communes, de la nouvelle société, du nouveau travail, du nouveau marché.

La part de nature qui appartient à tous, *la terre*, nous ne pouvons la récupérer que si notre propre nature humaine s'est transformée : si *l'esprit de la réalisation effective* et de l'égalisation, du renouveau de tout ce qui conditionne la vie vient sur nous et si nous savons enfin à nouveau que *seul le présent est effectif, et que ce que les êtres humains ne font pas maintenant, ne commencent pas à faire tout de suite, ils ne le feront jamais.*

Note

1. *Landjunker*, soit cette classe de hobereaux particulièrement puissante en Prusse à l'époque de Bismarck et représentée politiquement par le Parti conservateur (NdT).

Traduit de l'allemand
par Jean-Christophe Angaut
& Anatole Lucet

Gustav Landauer, *Appel au socialisme*
La Lenteur, 2019
Les Amis de Bartleby, avril 2024
lesamisdebartleby.wordpress.com